

Les « sourires secrets » du poème
***Rires* de Bertrand Laverdure, Éditions du Noroît, 87 p.**

Jonathan Lamy

Numéro 202, mai-juin 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, J. (2005). Les « sourires secrets » du poème / *Rires* de Bertrand Laverdure, Éditions du Noroît, 87 p. *Spirale*, (202), 39–39.

LES « SOURIRES SECRETS » DU POÈME

RIRES de Bertrand Laverdure
Éditions du Noroît, 87 p.

DOES *humour belong to poetry?*, pourrait-on se demander à l'instar de Frank Zappa, qui parlait, bien sûr, de musique. Au Québec, la poésie ludique est un fait assez rare, et les poètes dont les textes font rire se comptent sur les doigts de la main. Par rapport à d'autres formes d'expression, comme le théâtre ou la chanson, la poésie est le parent pauvre du rire. De plus, mis à part Louis Geoffroy et quelques auteurs de la contre-culture, ainsi que plusieurs poètes franco-canadiens, comme Patrice Desbiens et Herménégilde Chiasson, l'humour en tant que préoccupation poétique semble surtout appartenir aux nouvelles générations; en témoignent notamment Maggie Blo, Carle Coppens, Alain Farah et Bertrand Laverdure.

Chez les quelques poètes d'ici à qui il arrive d'être drôle, tels que Jean-Paul Daoust, Michel Garneau et Hélène Monette, l'humour se dégage principalement de la narration, de ce qui est (ra)conté. En revanche, chez les jeunes auteurs (d'un ou deux recueils, à l'exception de Laverdure, qui en a publié sept) mentionnés plus tôt, le caractère ludique transparait généralement dans la forme ou le fil du livre, qui se montre tantôt vaguement transgressif, tantôt plus expérimental, toujours soucieux d'amener la poésie en marge ou en dehors du poétique et de ses figures les plus habituelles ou convenues. L'expression poétique, pour plusieurs d'entre eux, et cela est particulièrement clair dans les livres parus au Quartanier — leur impact, dans le paysage poétique québécois, à mon sens de plus en plus probant, demanderait d'ailleurs à être considéré —, se trouve dans une impasse, qu'ils contournent par l'ironie ou le ludisme. L'énoncé de Baudrillard, selon lequel « *il n'y a plus de métaphore possible* », trouve dans ces œuvres des réponses concrètes.

Sans blague

C'est un humour « *sans blague* » qui est privilégié par ces poètes et par Bertrand Laverdure. Avec une poésie qui ne se prend pas au sérieux, qui sait rire d'elle-même comme un Narcisse s'esclafferait devant son reflet, mais qui ne fait pas de *jokes*, ils adoptent une position similaire à celle de Claude Gauvreau écrivant : « *Je suis*

dieu pour mes sourires secrets / Et en vérité je suis moi-même / Franc noble et plein de liberté ». Ainsi, même s'il s'intitule *Rires*, le dernier recueil de Laverdure ne fait pas rire. Il provient des rires, comme un écho, s'en sert comme matière, mais ne les provoque pas.

« *Ce n'est pas parce qu'on rit que c'est drôle* », disait la devise du défunt magazine *Croc*. En poésie, ce serait l'inverse : c'est peut-être drôle, mais on ne rit pas. Ce qui est aussi le cas lorsqu'on écoute Frank Zappa. Mais peut-on rire en poésie? Vers et *jokes*, rires et rimes seraient-ils foncièrement incompatibles? La poésie serait-elle prémunie contre l'hilarité? Par exemple, Jacques Brault sait se montrer plutôt marrant dans ses essais (pensons au passage sur l'automobile et les feux de circulation qui ouvre *Ô saisons, ô châteaux*), mais dans ses poèmes, pas du tout.

Le type d'humour présent en poésie procède avant tout du jeu, avec les mots, avec le lecteur. En ce sens, l'intertextualité peut être perçue comme une forme de ludisme; non pas une blague, mais une sorte de sourire secret adressé par l'auteur. *Rires* de Bertrand Laverdure regorge de références et de citations, formant un éventail iconoclaste qui va de Corneille à Cummings, en passant par Artaud, Genet et Miron. L'extrait de Richard Millet placé en exergue donne le ton à l'entreprise : « *Nous nous vouons de la façon / la plus grave, la plus opiniâtre, la plus dangereuse, à notre / œuvre d'écrivain — c'est-à-dire à la plus dérisoire, / peut-être, des entreprises —, / et nous ne sommes en fin de compte même / pas capables de rire de tout cela.* »

D'emblée, Laverdure désacralise la figure de l'écrivain, et en particulier du poète, la remet à sa place, humble, sinon ridicule, risible dans l'acharnement, parfois aveugle, qu'il a à construire son œuvre et le mythe qui peut l'accompagner. Écrire est une activité essentielle — gardienne de signification et d'imaginaire à une époque qui ne peut se permettre d'en faire l'économie — mais aussi dérisoire. Le poète aurait quelque chose du péon. Dans *Rires*, poète et poésie deviennent « *péhote* » et « *péhosie* » : « *la péhosie est un sac à blagues* ». Voisin, il y a le « *péhomme* », sous les traits duquel on peut lire tantôt poème, tantôt homme, ou, polysémie oblige, les deux à la fois.

La machine littéraire

Au premier abord, *Rires* paraît marquer une rupture dans la production poétique de Bertrand Laverdure — poésie érudite, complexe, d'obédience quelque peu dadaïste, poésie de dictionnaire, poésie de poète, pourrait-on dire. Si les précédents recueils utilisent des vers ponctués où le « je » se montre rare, sinon carrément absent, ici c'est la prose qui se déploie, pratiquement sans signes de ponctuation, dans laquelle « je » et « nous » dialoguent et où les coupures reposent sur des alinéas plutôt que sur les changements de vers. Mais, à y regarder de plus près, et d'un point de vue thématique, la métamorphose n'est pas aussi radicale qu'elle le laisse paraître. Dans *Les forêts* (2000), le poète écrivait : « *La connaissance s'agrippe / aux rires des poètes.* » Et dans *Fruits* (1996) : « *Le poème circule / tel un mollusque bleu.* » Ces deux passages pourraient résumer, d'une part, la tension générale de *Rires*, et, d'autre part, le mouvement insufflé aux textes.

Bertrand Laverdure inscrit clairement son énonciation dans le champ de la poésie. Dans ses poèmes, il y a des poèmes, des écrivains, des livres, des archives. « *La péhosie se lit vite on s'y prend tôt bifurque, note, retient, / rebrousse chemin les amateurs de ricanements / prêteront leur peau au défilement des livres* ». *Quelque chose de pince-sans-rire se dégage du propos, à la fois moqueur et savant. Le poème fait des galipettes, danse la valse-hésitation, trébuche à dessein.* « *Un péhote se fourvoie mesure ses propos les défait / s'en accommode repart vers d'autres sites les secoue / continue à écrire ce qui n'amuse personne* ».

Et *Rires* se positionne explicitement dans la machine littéraire. Le poète (ou s'agit-il du « *péhote* »?) se demande : « *suis-je en train, / en écrivant ces lignes, de faire tourner la machine littéraire québécoise ou bien / est-ce elle-même qui me fait tourner* ». Avec un titre si simple — « *Nous voyons tant de livres possibles / qu'il serait bête de croire / qu'ils n'existent pas déjà* », comme il l'écrivait dans *Audioguide* —, Bertrand Laverdure nous invite à considérer la poésie d'un œil rieur et à prendre en compte « *that awesome pleasure to play with the reader, to ajust the tone of our personal literary machine* ».

Jonathan Lamy